

SIMONE DE BEAUVOIR

**TOUS
LES HOMMES
SONT
MORTELS**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'INVITÉE (1943).

LE SANG DES AUTRES (1945).

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS (1946).

LES MANDARINS (1954).

LES BELLES IMAGES (1966).

QUAND PRIME LE SPIRITUEL (1979).

Récit

UNE MORT TRÈS DOUCE (1964).

Nouvelle

LA FEMME ROMPUE (1968).

Théâtre

LES BOUCHES INUTILES (1945).

Essais — Littérature

PYRRHUS ET CINÉAS (1944).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ (1947).

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR (1948).

LE DEUXIÈME SEXE, I ET II (1949).

PRIVILÈGES (1955). (Repris dans la coll. Idées sous le titre FAUT-IL BRÛLER SADE ?).

LA LONGUE MARCHÉ, *essai sur la Chine* (1957).

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE (1958).

LA FORCE DE L'ÂGE (1960).

LA FORCE DES CHOSES (1963).

LA VIEILLESSE (1970).

Suite de la bibliographie en fin de volume

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS

SIMONE DE BEAUVOIR

TOUS LES HOMMES
SONT MORTELS

roman

nrf

GALLIMARD

A Jean-Paul Sartre.

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

Le rideau se releva; Régine s'inclina et sourit; sous les lumières du grand lustre, des taches roses papillotaient au-dessus des robes multicolores et des vestons sombres; dans chaque face, il y avait des yeux, et au fond de tous ces yeux, Régine s'inclinait et souriait; le grondement des cataractes, le roulement des avalanches remplissaient le vieux théâtre; une force impétueuse l'arrachait à la terre, la précipitait vers le ciel. Elle s'inclina de nouveau. Le rideau descendit et elle sentit la main de Florence dans sa main; elle la lâcha vivement et marcha vers la sortie.

— Cinq rappels, c'est bien, dit le régisseur.

— C'est bien pour une salle de province.

Elle descendit les marches qui menaient au foyer. Ils l'attendaient avec des fleurs; d'un seul coup, elle retomba sur la terre. Quand ils étaient assis dans l'ombre, invisibles, anonymes, on ne savait pas qui ils étaient; on pouvait se croire devant une assemblée de dieux; mais dès qu'on les voyait un à un, on se trouvait en face de pauvres hommes sans importance. Ils disaient les mots qu'ils devaient dire: « C'est génial! C'est bouleversant! » et leurs yeux brillaient d'enthousiasme: une petite flamme qui s'allumait juste à propos et qu'on éteignait avec économie dès qu'il n'y en avait plus besoin. Ils entouraient aussi Florence; ils lui avaient apporté des fleurs et pour lui parler ils allumaient la flamme au fond de leurs yeux. Comme si on pouvait nous aimer toutes deux ensemble, pensa Régine avec colère, la brune avec la blonde, chacune enfermée dans sa différence! Florence souriait. Rien

ne lui défendait de croire qu'elle avait autant de talent que Régine et qu'elle était aussi belle.

Roger attendait Régine dans sa loge; il la prit dans ses bras :

- Jamais tu n'avais joué aussi bien que ce soir ! dit-il.
- Trop bien pour un pareil public, dit Régine.
- Ils ont beaucoup applaudi, dit Annie.
- Oh ! ils ont applaudi Florence autant que moi.

Elle s'assit devant la coiffeuse et se mit à peigner ses cheveux pendant qu'Annie dégrafait sa robe. Elle pensait : « Florence ne s'inquiète pas de moi, je ne devrais pas me soucier d'elle. » Mais elle s'en souciait et il y avait un goût aigre au fond de sa gorge.

— Est-ce vrai que Sanier est ici ? demanda-t-elle.

— Oui. Il est arrivé de Paris par le train de huit heures. Il est venu passer le week-end avec Florence.

— Il est vraiment chipé, dit-elle.

— On le dirait.

Elle se leva et fit tomber sa robe à ses pieds. Elle ne s'intéressait pas à Sanier, elle le trouvait même un peu ridicule; pourtant les mots de Roger lui avaient fait mal.

— Je me demande ce qu'en dit Mauscot.

— Il passe beaucoup de choses à Florence, dit Roger.

— Et Sanier accepte Mauscot ?

— Je suppose qu'il n'est pas au courant, dit Roger.

— Je suppose aussi, dit Régine.

— Ils nous attendent au Royal pour prendre un verre. Y allons-nous ?

— Bien sûr, allons-y.

Un vent frais montait du fleuve vers la cathédrale dont on apercevait les tours dentelées. Régine frissonna.

— Si *Rosalinde* est un succès, plus jamais je ne ferai de tournée en province.

— Ce sera un succès, dit Roger. — Il serra le bras de Régine. — Tu seras une grande actrice.

— Elle est une grande actrice, dit Annie.

— C'est bien gentil à vous de le penser.

— Est-ce que tu ne le penses pas ? dit Roger.

— Qu'est-ce que ça prouve ? dit-elle. — Elle serra son écharpe autour de son cou. — Il faudrait qu'il y ait un signe.

Par exemple, une auréole se poserait sur votre tête et alors vous sauriez que vous êtes Rachel ou La Duse...

-- Il y aura des signes, dit Roger gaiement.

— Aucun ne sera vraiment sûr. Tu as de la chance de ne pas être ambitieux.

Il rit :

— Qui t'empêche de m'imiter ?

Elle rit aussi mais elle ne se sentait pas gaie :

— Moi-même, dit-elle.

Un antre rouge s'ouvrait au fond de la rue noire. C'était le Royal. Ils entrèrent. Tout de suite elle les aperçut, assis à une table avec le reste de la troupe. Sanier avait passé un bras autour des épaules de Florence, il se tenait tout raide dans son élégant complet de drap anglais et il la regardait, de ce regard que Régine connaissait bien pour l'avoir rencontré souvent dans les yeux de Roger; Florence souriait en montrant ses belles dents enfantines; elle écoutait en elle-même les mots qu'il venait de lui dire, les mots qu'il allait dire : « Tu seras une grande actrice. Tu ne ressembles pas aux autres femmes. » Régine s'assit à côté de Roger. « Sanier se trompe, pensa-t-elle, Florence se trompe; elle n'est qu'une petite fille sans génie; aucune femme ne peut se comparer à moi. Mais comment le prouver ? En elle, comme en moi, la même certitude. Et elle ne s'inquiète pas de moi; tandis qu'elle est cette blessure acide dans mon cœur. Je le prouverai », se dit-elle avec passion.

Elle sortit une petite glace de son sac et feignit de rectifier l'arc de ses lèvres; elle avait besoin de se voir; elle chérissait son visage; elle aimait la nuance vivante de ses cheveux blonds, la dureté hautaine du grand front et du nez, l'ardeur de sa bouche, la hardiesse des yeux bleus; elle était belle, d'une beauté si âpre et si solitaire qu'elle étonnait d'abord. « Ah ! si seulement j'étais deux, pensa-t-elle, une qui parle et l'autre qui écoute, une qui vive et l'autre qui regarde, comme je saurais m'aimer ! Je n'envierais personne. » Elle referma son sac. En cette minute, il y avait des milliers de femmes qui souriaient complaisamment à leur image.

— Dansons-nous ? dit Roger.

— Non, je n'ai pas envie.

Ils s'étaient levés, ils dansaient; ils dansaient mal, mais ils ne le savaient pas, et ils étaient heureux. L'amour était dans

leurs yeux : tout l'amour; entre eux, le grand drame humain se déroulait comme si jamais personne n'avait aimé sur terre, comme si jamais Régine n'avait aimé. Pour la première fois, dans l'angoisse et dans la tendresse, un homme désirait une femme, pour la première fois une femme se sentait devenir entre les bras d'un homme une idole de chair. Un printemps neuf fleurissait, unique comme chaque printemps, et Régine était déjà morte. Elle enfonça dans la paume de ses mains ses ongles pointus. Aucun démenti n'était possible; aucune réussite, aucun triomphe ne pouvaient empêcher qu'en cet instant, dans le cœur de Sanier, Florence ne rayonnât d'une gloire souveraine. « Je ne le supporterai pas, je ne peux pas le supporter. »

— Tu ne veux pas rentrer ? dit Roger.

— Non.

Elle voulait rester là; elle voulait les regarder. Elle les regardait et elle pensait : « Florence ment à Sanier; Sanier se trompe sur Florence, leur amour est un malentendu. » Mais dès qu'elle les laisserait seuls ensemble, Sanier ignorant la duplicité de Florence, Florence évitant d'y penser, rien ne distinguerait leur amour d'un véritable et grand amour. « Pourquoi suis-je ainsi faite ? pensa Régine. Quand des gens vivent, quand des gens aiment et sont heureux autour de moi, il me semble qu'ils m'assassinent. »

— Vous avez l'air triste, ce soir, dit Sanier.

Régine tressaillit. Ils avaient ri, dansé, vidé plusieurs bouteilles. A présent le dancing était presque vide; elle n'avait pas senti couler le temps.

— Quand je viens de jouer, je suis toujours triste, dit-elle.

Elle fit un effort et sourit.

— Vous avez de la chance d'être écrivain : les livres restent. Nous autres, on ne nous entend pas longtemps.

— Qu'importe ? dit Sanier. L'important c'est de réussir ce qu'on fait.

— Pour quoi ? dit-elle. Pour qui ?

Il était un petit peu ivre; son visage restait impassible, on l'aurait dit taillé dans du bois, mais les veines de son front saillaient. Il dit avec chaleur :

— Je suis sûr que vous ferez toutes les deux des carrières exceptionnelles.

— Il y a tant de carrières exceptionnelles ! dit Régine.

Il rit :

— Vous êtes très exigeante.

— Oui. C'est mon vice.

— C'est la première des vertus.

Il la regardait d'un air amical et c'était pire que s'il l'eût tout à fait dédaignée. Il la voyait, il l'appréciait, et cependant c'était Florence qu'il aimait. Il est vrai qu'il était l'ami de Roger, il est vrai que jamais Régine n'avait cherché à le séduire. N'empêche qu'il la connaissait et qu'il aimait Florence.

— J'ai sommeil, dit Florence.

Les musiciens étaient déjà en train de cacher leurs instruments sous des housses; ils sortirent. Florence s'éloigna au bras de Sanier. Régine prit le bras de Roger; ils suivirent une petite rue aux façades crépies de frais et décorées d'enseignes aux couleurs de vitrail : le Moulin Vert, le Singe Bleu, le Chat Noir; de vieilles femmes assises sur le seuil des portes les hélèrent au passage. Et puis ils enfilèrent des rues bourgeoises aux volets pleins percés d'un cœur. Il faisait déjà jour mais toute la ville dormait. L'hôtel dormait. Roger s'étira et bâilla : « J'ai grand sommeil. »

Régine s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le petit jardin de l'hôtel; elle attira à elle une des persiennes.

— Cet homme ! dit-elle. Il est déjà levé. Pourquoi se lève-t-il si tôt ?

L'homme était là, couché dans un transatlantique, immobile comme un fakir. Chaque matin il était là. Il ne lisait pas, il ne dormait pas, il ne parlait à personne; les yeux grands ouverts il fixait le ciel; il gisait sans bouger au milieu de la pelouse, de l'aube à la nuit.

— Tu ne viens pas dormir ? dit Roger.

Elle tira la seconde persienne et ferma la fenêtre. Roger lui souriait. Elle se glisserait entre les draps, elle poserait la tête sur l'oreiller rebondi, et il la prendrait dans ses bras; il n'existerait plus personne au monde qu'elle et lui. Et dans un autre lit, Florence avec Sanier... Elle marcha vers la porte.

— Non. Je vais prendre l'air.

Elle traversa le palier et descendit l'escalier silencieux où luisaient des bassinoires de cuivre; elle avait horreur de s'en-

dormir; pendant qu'on dormait, il y avait toujours d'autres gens qui veillaient, et on n'avait plus aucune prise sur eux. Elle poussa la porte du jardin : une pelouse verte entourée d'allées de gravier et enserrée par quatre murs où grimpaient une maigre vigne vierge. Elle s'étendit sur une chaise longue. L'homme n'avait pas cillé. Il ne semblait jamais rien voir ni rien entendre. Je l'envie. Il ne sait pas que la terre est si vaste et la vie si courte; il ne sait pas que d'autres gens existent. Il se satisfait de ce carré de ciel au-dessus de sa tête. Moi je voudrais que chaque chose m'appartienne comme si je n'aimais qu'elle au monde; mais je les veux toutes; et mes mains sont vides. Je l'envie. Il ignore sûrement ce qu'est l'ennui.

Elle renversa la tête en arrière et regarda le ciel. Elle essaya de penser : « Je suis là et il y a ce ciel au-dessus de ma tête, c'est tout, c'est assez. » Mais c'était une feinte. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Florence couchée dans les bras de Sanier et qui ne pensait pas à elle. Elle regarda la pelouse. C'était une très ancienne souffrance. Sur une pelouse semblable, elle était étendue, la joue contre la terre, des insectes couraient à l'ombre des herbes et la pelouse était une forêt immense et monotone où des milliers de petites lames vertes se dressaient toutes égales, toutes semblables, se cachant les unes aux autres le monde. Elle avait pensé avec angoisse : je ne veux pas être un brin d'herbe. Elle tourna la tête. L'homme non plus ne pensait pas à elle; à peine la distinguait-il des arbres et des fauteuils égaillés sur la pelouse : rien qu'un morceau du décor. Il l'agaçait; elle eut envie soudain de troubler son repos et d'exister pour lui. Il n'y avait qu'à parler; c'était toujours si facile : ils répondaient, et le mystère se dissipait, ils devenaient transparents et creux et on les rejetait loin de soi avec indifférence; c'était si facile même qu'elle ne s'amusait plus guère à ce jeu, elle était sûre d'avance de gagner. Pourtant cet homme tranquille l'intriguait. Elle l'examina. Il était assez beau avec un grand nez busqué, il paraissait très grand et d'une carrure athlétique; il était jeune; du moins sa peau, son teint étaient d'un homme jeune. Il ne semblait sentir aucune présence auprès de lui; son visage était calme comme celui d'un mort, ses yeux vides. Comme elle le regardait, une espèce de peur la prit. Elle se leva sans un mot.

Il dut entendre quelque chose. Il la regarda. Du moins son regard se posa sur elle et elle ébaucha un sourire. Les yeux de l'homme la fixaient avec une insistance qui aurait dû paraître insolente; mais il ne la voyait pas. Elle ne savait pas ce qu'il voyait, et pendant un moment elle pensa : est-ce que je n'existe pas ? N'est-ce pas moi ? Une fois elle avait vu ces yeux, quand son père tenait sa main, couché sur son lit, avec un râle au fond de la gorge; il tenait sa main et elle n'avait plus de main. Elle resta figée sur place, sans voix, sans visage, sans vie : une imposture. Et puis elle reprit conscience; elle fit un pas. L'homme ferma les yeux. Si elle n'avait pas bougé, il lui semblait qu'ils seraient demeurés face à face pendant l'éternité.

— Quel drôle d'homme ! dit Annie. Il n'est même pas rentré déjeuner.

— Oui, c'est un drôle d'homme, dit Régine.

Elle tendit à Sanier une tasse de café. A travers les vitres de la véranda on apercevait le jardin, le ciel orageux, l'homme couché sur un transatlantique avec ses cheveux noirs, sa chemise blanche, son pantalon de flanelle. Il regardait toujours le même coin du ciel avec ses yeux qui ne voyaient pas. Régine n'avait pas oublié ce regard; elle aurait voulu savoir comment apparaissait le monde quand on le fixait avec ces yeux-là.

— C'est un neurasthénique, dit Roger.

— Ça n'explique rien, dit Régine.

— Pour moi, c'est un homme qui a eu des chagrins d'amour, dit Annie. Ne croyez-vous pas, ma Reine ?

— Peut-être, dit Régine.

Peut-être qu'une image s'était figée sur ces yeux et les recouvrait comme une taie. Quel visage avait-elle donc ? Pourquoi a-t-elle eu cette chance ? Régine passa la main sur son front. Il faisait lourd. Elle sentait le poids de l'air contre ses tempes.

— Encore un peu de café ?

— Non, dit Sanier. J'ai promis à Florence de la retrouver à trois heures.

Il se leva et Régine pensa : « C'est maintenant ou jamais. »

— Essayez de persuader Florence que ce rôle n'est pas pour elle, dit Régine. Elle se fera du tort, sans profit.

— J'essaierai. Mais elle est têtue.

Régine toussa. Il y avait une boule dans sa gorge. Maintenant ou jamais. Il ne fallait pas regarder Roger, il fallait ne pas penser à l'avenir, ne penser à rien et plonger. Elle posa sa tasse de café sur la soucoupe.

— Il faudrait la soustraire à l'influence de Mauscot. Il lui donne de très mauvais conseils. Si elle reste encore longtemps avec lui, elle va gâcher sa carrière.

— Mauscot ? dit Sanier.

Sa lèvre supérieure découvrait ses dents, c'était sa manière de sourire; mais il était devenu rouge et les veines de son front s'étaient gonflées.

— Comment ? Vous ne savez pas ? dit Régine.

— Non, dit Sanier.

— Tout le monde le sait, dit Régine. Voilà deux ans qu'ils sont ensemble. Elle ajouta : Il a été très utile à Florence. Sanier tira les bords de son veston.

— Je ne savais pas, dit-il d'un air absent.

Il tendit la main à Régine : « A bientôt. »

Sa main était chaude. Il marcha vers la porte de son pas tranquille et guindé, il semblait tout embarrassé de sa colère. Il y eut un grand silence. C'était fait; cela ne pouvait plus se défaire. Régine sut que jamais elle n'oublierait le tintement de la tasse sur la soucoupe, le rond de café noir dans la porcelaine jaune.

— Régine ! comment as-tu pu ? dit Roger.

Sa voix tremblait; la tendresse, la gaieté familières de son regard s'étaient éteintes; c'était un étranger, un juge et Régine était seule au monde. Elle rougit et elle se détesta d'avoir rougi.

— Tu sais bien que je ne suis pas une bonne âme, dit-elle lentement.

— Mais ce que tu as fait est bas.

— On appelle cela bas, dit-elle.

— Pourquoi en veux-tu à Florence ? Que s'est-il passé entre vous ?

— Il ne s'est rien passé.

SIMONE DE BEAUVOIR

Tous les hommes sont mortels

Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre,
qui est-ce qui accepterait ce triste présent ?
demande J.-J. Rousseau dans l'*Émile*.

Ce livre est l'histoire d'un homme qui a
accepté.

nrf



9 782070 205110



46-XII A20511 ISBN 2-07-020511-8

Extrait de la publication